

Suicidémie

Son sourire ! Intimidé, un peu crispé. Puis le regard qui remonte vers lui parvenant à mélanger l'embarras et le bonheur. Lorsque son visage arrive à hauteur du sien, il l'embrasse, goûte un restant de son sperme sur ses lèvres, n'en a cure et la serre dans ses bras. Troisième fois qu'ils font l'amour en deux heures, s'octroyant à peine le temps de se rafraîchir au robinet avant de recommencer. D'abord maladroits, les corps se sont vite trouvés, les gestes sont devenus plus naturels. Un bail qu'il n'avait pas connu une telle complicité. Pour un peu, il s'avouerait qu'il est amoureux et il ne la connaît que depuis quelques semaines. Tout en caressant les cheveux de sa maîtresse, il ferme les yeux. Elle est détendue, sa tête repose sur le torse de son amant, sa main manipule machinalement un sexe complaisant. Si elle continue, il sent qu'il va bander à nouveau, perspective plaisante.

L'homme sent sur son ventre quelque chose de chaud, mais n'y prête garde. Il se sent trop bien pour faire attention aux détails autres que les doigts qui durcissent doucement une verge en réveil. Mais les doigts deviennent soudain serres, compriment le membre. Fort. De plus en plus fort. Il sursaute sous la douleur imprévue. Il bat des paupières, la regarde surpris. Que fait-elle ? Pourquoi cette violence ?

Il ne rencontre que des yeux vides, entend un gargouillis. Les muscles de sa maîtresse se crispent encore plus. Dans une souffrance inimaginable, il songe vaguement qu'il va terminer eunuque. Et la sensation d'humidité perdue, augmente. Lui tente de se libérer de cette prise aussi inattendue que surprenante, ne se préoccupe que du supplice qu'il endure. Une bataille de mains qu'il finit par gagner.

Plié en deux, il essaie de diminuer les lancements, tandis que la femme allongée à ses côtés tressaute et gémit. La sueur coule dans les yeux de l'amant blessé. Il s'essuie le front d'un geste tremblant pour enfin apercevoir le sang qui couvre sa peau. La sienne et celle de l'être qui geint faiblement à sa droite.

L'hémoglobine s'est répandue en une tache sombre sur les draps ; sous son corps, il sent le fluide poisseux. Il ne comprend pas, cherche une raison à ce qui se passe, regarde partout, finit par aviser le couteau planté sous le sein gauche de son amie. Sans imprimer dans son cerveau les divers éléments de cette scène surréaliste, il réalise qu'elle agonise. L'arme a touché le cœur, sa vie la quitte. Dans les yeux déjà brumeux, l'incompréhension, elle tente de parler, mais les mots restent bloqués dans les glaires et les râles.

Et lui panique. Il voudrait la sauver, sait intuitivement qu'il est trop tard. Pourtant, d'un geste désespéré, il ôte l'arme, la jette au loin, prend la jeune femme dans ses bras et la berce.

Les larmes mouillent ses joues, diluent le rouge. Il ne s'en rend pas compte et la supplie de ne pas mourir.

Un dernier sourire, celui qu'il a appris à aimer, timide, mais aussi empreint d'une peur étonnée, et celle qui venait d'entrer dans son existence expire.

Nathan roulait depuis trois heures, la fatigue lui piquait les yeux. Bientôt, il s'accorderait une pause. Lors de ses repérages, il avait pointé quelques aires de repos, la prochaine ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres, il tiendrait bien jusque-là.

Elle était postée le long de l'autoroute, le pouce levé, un short rikiki et un bustier aguichant. Nathan se décida vite. Elle lui ferait une compagnie agréable, peut-être plus, si comme il l'imaginait en la regardant, elle aimait les galipettes imprévues.

Sans l'interroger sur sa destination, elle s'installa sur le siège passager avec un grand sourire satisfait. Après lui avoir indiqué son prochain arrêt, il redémarra en lorgnant sur les jambes fines qu'elle avait croisées.

La conversation s'installa rapidement lui apprenant des détails dont il se foutait. Elle était partie la veille au soir pour une virée et rentrait chez elle à une grosse centaine de

kilomètres. Elle comptait déménager et ne voulait plus entendre parler d'Ertentin, sa ville d'origine où vivait son ex, elle le détestait, il l'avait larguée après l'avoir trompée.

Nathan l'écoutait d'une oreille distraite, peinant à garder son attention sur la route. Son regard allait des cuisses dénudées à la poitrine mise en valeur par le petit haut décolleté. La jeune fille, pas plus de vingt ans, estimait-il, se penchait parfois vers lui pour regarder par la fenêtre, dévoilant plus qu'il n'en espérait ses formes excitantes. Elle s'extasiait devant des vaches paissant dans les prés, sur la forme d'un arbre, ou encore le reflet du soleil sur une étendue d'eau.

Tout à la contemplation de sa passagère imprévue, Nathan laissa passer l'aire de service de Berlat en pensant que ce n'était pas une mauvaise chose. Ainsi, il resterait plus longtemps en charmante compagnie et aurait plus de chance de conclure. Sa fatigue avait disparu, remplacée par une vigueur plaisante prenant source dans son bas-ventre. Il jeta un œil discret à son entrejambe, mais la bosse naissante se dissimulait dans les plis de son pantalon un peu large.

Leurs jambes se touchaient, et il n'arrivait pas à déterminer si le mouvement était une provocation, ou si la jeune fille, dont il ne se souvenait pas du prénom, agissait innocemment. Elle continuait à deviser pleine d'entrain, apparemment sans idée derrière la tête. Mais lui en élaborait

de plus en plus. Un nouvel espace de repos s'annonça à deux kilomètres, et il n'avait pas l'intention de le laisser passer.

C'était un parking minuscule sans même des toilettes publiques. Seuls deux véhicules y stationnaient. L'endroit n'était peut-être pas le plus propice aux galipettes, mais il allait tenter sa chance, il n'en pouvait plus.

Ce fut elle qui lui indiqua, enthousiaste, un petit chemin qui plongeait dans la forêt, et il ne se fit pas prier pour y engouffrer sa voiture malgré les bosses et les trous qui le parsemaient. Un peu plus loin, le sentier formait un coude vers la droite, ils seraient ainsi cachés à la vue, l'idéal pour ses projets.

Dès l'arrêt du moteur, elle sortit s'aérer les poumons. Il pensa la suivre, mais traîna un peu, la main sur son sexe qu'il pressait, tentant de calmer ses ardeurs. Elle revint bien vite, l'air était frais et la chaleur de l'habitacle confortable. A peine assise, elle descendit le siège en position couchette. Nathan y vit un signe, une invitation, et tendit une main vers la cuisse la plus proche. Elle ne le repoussa pas, et il s'enhardit en la caressant, remontant rapidement vers le short, puis vers les seins qu'il malaxa doucement sous le regard mutin de sa compagne d'un moment.

Puis les choses s'accéléchèrent, il se jeta sur la bouche qu'il embrassa avidement avant de la délaisser pour sucer un

mamelon prestement dénudé. Il savait que leur accouplement serait bref, il était trop excité pour perdre de précieuses minutes en préliminaires inutiles, et elle semblait tout à fait prête à l'accueillir sans tergiverser.

Il prit à peine le temps de lui retirer son short et son string qu'il laissa abandonnés sous les genoux. Lui-même ne baissa son pantalon et son caleçon que le minimum requis pour son affaire et passa par-dessus le levier de vitesse et le frein à main pour se positionner sur la jeune femme.

Il la pénétra sèchement. Elle poussa un petit cri de douleur qu'il n'entendit pas, déjà occupé à aller et venir. Son éjaculation fut presque immédiate dans un râle de plaisir. La jeune fille n'avait probablement pas eu le temps de ressentir grand-chose, et il se retira un peu embarrassé, pas très fier. Il entretenait sa réputation d'amant d'exception avec soin, pour le coup, il avait foiré. Heureusement, elle ne connaissait rien de lui, personne n'apprendrait sa petite faiblesse. Et puis, dans quelques minutes, il pourrait remettre ça, il lui montrerait toute sa dextérité.

Mais avant, un peu de repos s'imposait. La fatigue était revenue avec la baisse de tension sexuelle, et il baillait à s'en décrocher la mâchoire. Il l'embrassa une dernière fois avec un petit sourire entendu, promit de repartir dans une demi-heure, puis ferma les yeux.

A son réveil, la première chose à croiser son regard fut un grand arbre à sa gauche. Désorienté, durant une dizaine de secondes, il se demanda où il se trouvait. Tout lui revint d'un coup, la jolie auto-stoppeuse, le petit chemin, la partie de jambes en l'air. Il sourit en imaginant reprendre la donzelle par tous les orifices.

La tête sur le côté, la jeune fille semblait dormir, le bras pendant sur le frein à main, les jambes écartées. Elle ne s'était pas rhabillée, et il avait une vue impudique sur sa toison pubienne. « Quelle chaudasse », songea-t-il, elle n'attendait que le deuxième round. Et puisqu'elle en voulait encore, il n'allait pas se faire prier.

Il se pencha vers l'intimité dévoilée, imaginant une petite léchouille pour entamer l'histoire et la ramener sur terre. Imaginer sa compagne de route émergeant du sommeil en se torturant de plaisir sous ses baisers suffit à le décider. Ses lèvres touchèrent le clitoris, froid. La voiture à l'arrêt, la fraîcheur ambiante s'était engouffrée. Il pensa démarrer le moteur, mais à quoi bon, ils se réchaufferaient l'un l'autre. Il poussa sa langue profond, mais n'obtint aucun résultat. Il s'acharna un moment, troublé par son manque de réaction et finit par lever la tête pour apercevoir la plaie autour du cou de son amie.

Effrayé, il se redressa d'un bond, se cognant le crâne sur le vide-poches. Glissant la main dans ses cheveux, il la ramena

avec un peu de sang, râla à l'idée de la bosse qui allait gonfler, puis revint au spectacle qu'offrait la jeune femme. Le câble de chargement de son portable reposait sur ses épaules, il avait servi à l'étrangler. La marque rouge, collier inhabituel, s'enfonçait dans les chairs, creusant un sillon où perlait parfois une goutte vermeille. Au-dessus de cette cicatrice, un visage violacé, bouche ouverte sur un cri retenu, yeux exorbités. Nathan eut l'impression d'y lire l'horreur et l'incompréhension. Lui-même ne comprenait rien. Les portes du véhicule étaient toujours verrouillées, personne ne s'y était donc introduit en douce pour commettre le crime.

La pensée qu'il pouvait, lui, être l'auteur du meurtre lui traversa l'esprit. Il se rappelait s'être endormi, rien d'autre, mais il n'aurait pas été le premier à agir dans son sommeil, dans une inconscience propice au réveil d'instincts assassins.

Il devait se débarrasser du corps. Cela s'imposa à lui comme l'unique solution. A aucun moment, il n'envisagea d'appeler la police. Personne ne le croirait innocent. Lui-même se posait la question, alors les autres, autant ne pas se risquer à découvrir leurs réactions. Pourtant, il ne pouvait se persuader qu'il était coupable d'un tel acte, il sentait quelque chose de pas clair derrière ce décès étrange. Un vague souvenir en rapport avec son métier de journaliste travaillait ses pensées, mais il n'arrivait pas à le saisir pour s'en rappeler. Ce

n'était pas le moment d'y réfléchir plus. Le chemin était peu fréquenté, mais il n'allait pas jouer avec sa chance.

Après quelques efforts, il réussit à extirper le corps du véhicule. Elle ne pesait pas lourd, et il la souleva dans ses bras, évitant de regarder la grimace d'horreur maintenant figée sur ses traits. Les arbustes sur le bord du chemin le griffèrent, puis il trébucha sur une souche avant d'enfin déposer la victime sur la terre meuble. Il scruta les environs, le parking était invisible, le sentier aussi, il ne voyait plus sa voiture, c'était parfait. L'intérêt de lui creuser une tombe effleura ses pensées et fut vite oublié. Qu'importait, ça lui était égal à la morte.

A nouveau assis sur son siège, il avisa le sac oublié, songea à le poser avec le cadavre et décida que les deux seraient mieux séparés.

Nathan repartit, soulagé de constater que l'aire de repos était presque vide. Seul un camion aux rideaux tirés y stationnait. Il devrait pouvoir s'en tirer tranquille. Rasséréné, il s'éloigna, réfléchissant à cette mort inattendue.

Camille rageait. Clément ne voulait pas comprendre. Elle n'avait pas envie, c'était simple pourtant. Mais il ne pensait qu'à ça, comme tous les mecs. Et elle, pour l'instant, ne supportait pas qu'il la touche. Ça ne l'inquiétait pas, ça ne durait que depuis quelques jours, et elle était coutumière de

périodes froides. Ce n'était pas la première, ça finissait toujours par revenir à la normale. Il aurait dû le savoir après quatre ans de vie commune. Mais non, il avait fallu qu'il sorte les reproches habituels, elle s'était énervée, lui aussi. La dispute s'était terminée par une porte claquée.

Il irait boire une bière, peut-être se foutre une cuite avec un pote ou l'autre, et reviendrait l'air de rien. Elle lui tirerait un peu la gueule, puis ils oublieraient.

Camille songea à téléphoner à une copine et s'accorder elle aussi une sortie vengeresse, mais la tristesse la submergea, sa plus vieille amie était morte quelques jours plus tôt. Son compagnon du moment, toujours sous le choc, se trouvait interné dans l'aile psychiatrique de l'hôpital sous bonne garde, principal suspect. Camille savait qu'il niait, affirmant qu'Hélène s'était suicidée. Somnolent, il ne l'avait pas vraiment vue faire, mais il ne trouvait pas d'autres explications. Il n'y comprenait rien. Ils avaient fait l'amour, elle était en pleine forme, heureuse, joyeuse. Et puis...

Camille peinait autant à accepter le décès d'Hélène que la culpabilité de Marc, un gentil garçon sans aucune raison d'accomplir un acte aussi horrible. Les deux tourtereaux paraissaient nager dans un bonheur béat.

Et pourtant. D'après les journaux, le meurtrier ne pouvait être que l'amant. Tous les faits et indices menaient à

lui : la porte fermée, le rapport sexuel, les empreintes sur le couteau. Et surtout : les caméras, une placée par la ville à l'extérieur, l'autre à l'intérieur du bâtiment. Celles-ci filmaient d'une part la façade de la villa et, de l'autre, son hall d'entrée. Seul Marc y était entré sur les quarante-huit dernières heures.

Camille sentit monter une boule de rage, autant contre Clément que contre Marc. Les mecs : des salops, des assassins. Elle voulait frapper quelqu'un. Son concubin Dieux sait où, il ne restait que l'ordure qui avait tué son amie. Il était à l'hôpital, l'hôpital n'était pas loin, et elle y travaillait.

Nathan stationna dans une petite rue calme. Le soir l'avait poussé à faire halte dans cette petite ville, celle que devait rejoindre son éphémère maîtresse. Il répugnait à y séjourner, mais la fatigue l'empêchait d'aller plus avant dans son voyage. Il trouverait un hôtel pour se reposer et repartirait le lendemain, après avoir fouillé les archives de son journal. Une intense lassitude lui écrasait les épaules, mais il ne se sentait pas prêt à s'endormir. Les mésaventures de la journée tournaient en boucles dans son cerveau et sans un bon whisky, le sommeil tarderait trop à venir. Un whisky, voire plus. Il en avait besoin.

La devanture d'un café accrocha son regard. Cinq tables occupaient l'espace réduit derrière la vitre. Le calme des lieux

l'attirait, seules trois personnes y consommaient : une vieille dame devant un café, un habitué au comptoir, et une étudiante en train de réviser, plutôt mignonne, mais il n'y prêta pas attention, le visage de l'auto-stoppeuse subitement superposé à celui de l'inconnue. Nathan abandonna le bistrot et repartit. Il voulait comprendre.

Tristesse, colère, Camille n'avait pas réfléchi, elle avait attrapé une veste et s'était précipitée dehors. La clinique où elle travaillait n'était pas loin, le salopard d'assassin bientôt à sa portée.

Elle courait presque dans la rue. Un couple âgé s'écarta de son passage et la suivit des yeux. L'homme murmura quelques mots à sa compagne en levant les yeux au ciel. Celle-ci haussa les épaules, se colla à lui, puis l'entraîna. Camille ne les remarqua même pas.

A l'entrée du bâtiment, la jeune femme sonna et patienta devant la porte verrouillée. Elle se rendait compte que sa venue à une heure aussi tardive hors de ses heures de service allait à coup sûr intriguer le personnel présent, mais elle s'en foutait. Elle devait voir Marc, elle devait comprendre.

Dans le hall personne, à l'exception de la préposée à l'accueil : Marthe, une vieille fille débonnaire. Camille lui sourit :

— Tu peux me donner le numéro de chambre de Marc Courtay.

— Bien sûr... Mais il n'est pas dans ton service... Tu veux le voir pourquoi ?

— C'est sa tante, elle connaît maman et lui a demandé si je pouvais lui apporter quelques affaires. J'ai pas pu refuser.

— Tu sais qu'il est en état d'arrestation et que deux policiers le surveillent, je ne sais pas s'ils te laisseront passer... C'est un meurtrier fou.

Marthe avait rajouté ses mots tout bas, comme si elle confiait un secret d'État. Camille composa une mine de circonstance, étonnée et choquée tout à la fois.

— Incroyable ! Non, je n'en savais rien... Je verrai bien avec les gardes alors. Au pire, tant pis, je dirai à maman que j'ai essayé... Le numéro de la chambre ?

— 323, dans l'aile psychiatrique.

Camille remercia et coupa court aux envies de bavardage de Marthe. Traîner lui paraissait une mauvaise idée. Moins elle croiserait de personnes, mieux c'était. Sans être affectée au service concerné, elle n'avait aucun droit de visiter un patient sous mandat d'arrêt. L'espace d'une seconde, elle songea qu'elle commettait une bêtise, mais elle ne voulait pas faire demi-tour. Non, il fallait qu'elle voie Marc.

Dans l'ascenseur, elle enfila sa blouse blanche, positionna son badge sur sa poitrine et s'observa dans le miroir. N'était-elle pas trop tendue ? Les policiers à la porte n'allaient-ils pas se douter de son mensonge ? Puis la cabine stoppa et elle n'hésita plus.

Le couloir de droite, quelques pas, vifs mais pas trop, et la chambre. Camille inspira profondément, avant de s'adresser aux gardes.

— Je viens pour les médicaments du patient. Le docteur Eloi a prescrit de nouveaux somnifères.

En mentionnant le nom du chef de service, elle était presque sûre de faire son effet, aucune chance que le praticien n'ait pas pris en charge le meurtrier fou, les pathologies criminelles relevant autant de sa passion que de sa spécialité.

— A cette heure-ci ?

— Oui.

En dire le moins possible et croiser les doigts. Le vieux flic qui lui avait répondu la détailla quelques secondes, puis lui ouvrit la porte.

Marc était là, allongé, chacune de ses mains menottées à une des barrières de côté. Il semblait somnoler, ce qui soulagea la jeune femme qui referma derrière elle.

Mais maintenant, que faire ? Elle prit soudain conscience qu'elle n'avait pas réfléchi à la suite des événements. Devait-elle le réveiller ? Il allait la reconnaître. S'il parlait un peu trop fort, les hommes à l'extérieur l'entendraient, comprendraient.

Pourtant, elle devait se dépêcher, administrer un calmant ne prenait que peu de temps. Elle murmura en secouant l'épaule de Marc :

— Marc ? Marc ?

— Hmm... Camille !...

— Chut ! Parle moins fort, je n'ai pas le droit d'être ici.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Pourquoi ?... Pourquoi tu as fait ça ?... Pourquoi ?

— Je n'ai rien fait ! Camille, je te jure, je ne l'ai pas tuée. Tu dois me croire. Je ne comprends rien Personne ne veut me croire. Je ne l'ai pas tuée. Tu me connais, tu sais que je dis la vérité. Je t'en prie, Camille...

— Pourquoi t'ont-ils arrêté alors ?

— Tout était contre moi. J'avais le couteau dans les mains, j'étais rempli de sang. Personne n'était entré dans l'immeuble. Ils n'ont pas cherché plus loin, mais je n'ai rien fait.

Camille s'effondra plus qu'elle ne s'assit sur la chaise à côté du lit. Pourquoi Marc niait-il à ce point ? Il le disait lui-même : tout était contre lui. Alors pourquoi ? Et pourquoi la regardait-il avec autant d'intensité, un tel espoir ? Était-il possible qu'il ne se souvienne pas de ses actes ? Il paraissait pourtant si lucide. La jeune femme l'observa. Et s'il disait la vérité ?

— Comment veux-tu que je te croie ?

— Hélène n'est pas la seule. J'ai entendu des infirmières en parler. Plusieurs cas de suicides étranges se sont produits... Que des femmes.

Dans les locaux de l'antenne locale de son journal, Nathan passait en revue les unes du lendemain. Avait-on retrouvé le cadavre de l'auto-stoppeuse ? Bien que persuadé du contraire, il préférait s'en assurer.

L'avait-il tuée ?

Il secoua la tête. Il ne devait plus y penser. Même si tel était le cas, il l'avait fait dans un état second. Et il pouvait se torturer, ça ne changerait rien, elle ne reviendrait pas à la vie.

Après avoir épluché les gros titres, Nathan décida de survoler l'intérieur de la prochaine gazette. Peut-être que le drame n'aurait droit qu'à un entrefilet, la ville n'était pas tout

près du lieu de sa mésaventure et semblait se concentrer sur une querelle entre le maire et des associations écologiques.

La lecture des douze pages du quotidien ne lui apprit rien, seul un entrefilet sur un meurtre récent retint son attention :

« Marc Morpaint, malgré les preuves accumulées contre lui, continue de nier toute implication dans l'assassinat de sa maîtresse, Hélène Servali. Sa mise en examen pour homicide volontaire vient d'être prononcée par le juge. »

Y avait-il une piste ? En tout cas, il ne perdrait rien à creuser un peu. Les fichiers disponibles sur l'ordinateur de l'accueil ne remontaient qu'à deux jours. Trop peu pour en apprendre plus. Les infos restaient les mêmes : l'homme accusé refusait d'avouer, affirmant que son amie s'était donné la mort.

Quel rapport avec son affaire à lui ? A priori aucun, mais la coïncidence troublait Nathan. Deux jeunes femmes mortes sur peu de temps. Dans le premier cas, ce Marc s'entêtait à crier au suicide. Dans le second, Nathan ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé.

S'il pouvait avoir accès aux archives, il pourrait retracer la chronologie et les faits, mais il sentait dans son dos le regard réprobateur de la vieille fille à l'accueil. Le jeune homme avait joué de sa carte de presse et d'un reportage sur la ville pour un

grand magazine parisien. Il avait souri, complimenté, souri à nouveau, elle lui avait ouvert la porte, mais il sentait que son charme perdait de son pouvoir. Mieux valait en rester là et ne pas éveiller les soupçons.

— Et bien, je pense que j'ai tout ce qu'il me faut. Je vais y aller. Encore merci, vous avez été adorable de m'ouvrir à cette heure-ci.

— Oh, mais c'est normal entre confrères. J'espère que notre ville vous plaira.

Ils échangèrent encore quelques mots, Nathan promit de la prévenir à la sortie de l'article, sous-entendit qu'il repasserait le lendemain – « est-ce qu'elle serait présente ? Ça lui ferait plaisir » – elle minauda et il se retira.

Des idées sombres plein la tête, Camille préféra ne pas rentrer. Un ou deux kirs, elle se sentirait mieux. Elle pourrait se calmer, analyser les derniers jours et les paroles de Marc, tenter de digérer, peut-être d'oublier juste pour un soir, même si elle n'y croyait pas. Boutonnant son manteau, elle se dirigea vers le "néon blanc", un endroit tranquille, sans lourdauds pour l'importuner et aucune chance d'y croiser Clément qui préférerait des endroits plus animés.

En pensant à lui, sa colère revint. Comme s'il n'y avait que le sexe dans la vie. Après la disparition de son amie, c'était quand même logique qu'elle soit abattue. Mais non, Monsieur estimait que baiser était la solution à tout. Qu'il aille se faire foutre. Au fond, elle serait contente s'il ne rentrait pas, ça faisait déjà plusieurs mois que le sentiment amoureux s'était évanoui. Elle ne savait pas pour quelle raison, ils restaient ensemble. Par habitude sûrement.

Au bar repéré plus tôt dans la soirée, Nathan commanda un whisky. Restant debout sans songer à s'asseoir, il se plongea dans des réflexions déprimantes. Le café était silencieux, trop peut-être pour son état d'esprit, ça l'empêchait de réfléchir, il aurait aimé un fond de musique pour atténuer l'impression que les clients présents lisaient en lui et devinaient les horreurs de l'après-midi. La vieille femme et l'étudiante s'étaient éclipsées, remplacées par une jeune femme visiblement tendue et énervée.

Les yeux posés sur cette jolie brune, sans vraiment la regarder, il avala d'un trait sa boisson et en reprit aussitôt une autre. Après le troisième whisky, il se sentit un peu mieux. Finalement, tout ça n'était qu'un malheureux incident. Il s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Repoussant ses interrogations sur sa responsabilité dans le meurtre, il reporta son attention sur la consommatrice solitaire. Elle

pourrait très bien lui changer les idées et peut-être lui faire oublier pour la nuit ses préoccupations.

Lorsqu'il s'attabla en face de la jeune femme, celle-ci ne lui jeta qu'un regard las. La partie s'annonçait difficile, la donzelle semblait cafardeuse, retranchée dans sa solitude. Ça augmentait l'intérêt de la drague. Il lui offrit un verre qu'elle refusa, mais qu'il commanda malgré tout. En soupirant, elle plongea son regard dans la rue sombre.

Nathan se présenta, sans donner son patronyme, elle ne répondit pas, se désintéressant de lui. Mais hors de question d'abdiquer, il commençait à prendre goût à leur petite lutte. Il entreprit de lui raconter des bobards, le genre de choses que les femmes aimaient entendre, mais se surprit à parler du décès récent d'une connaissance, une mort qui l'avait touché parce qu'il ne la comprenait pas. Ce n'était pas du tout ce dont il voulait discuter, mais il remarqua la lueur d'intérêt chez sa vis-à-vis, et il poursuivit, moitié brochant, moitié parlant de sa journée. Elle finit par se présenter également, et il affirma qu'il trouvait son prénom charmant. Camille. Ça rimait avec jonquille, les premières fleurs du printemps. La réflexion était débile, il le savait, mais elle la fit sourire.

Camille se retrouva, sans trop savoir comment, à discuter avec Nathan. Elle devinait pourtant ses intentions, mais leur point commun l'avait intriguée. Elle commença à se raconter, et sans l'avoir prévu, elle évoqua la mort d'Hélène,

puis parla de Clément, de sa vie monotone, de son mal-être, enchaîna sur Marc, sa culpabilité ou son innocence. L'oreille bienveillante en face la poussait à sortir de sa réserve coutumière, à confier des détails intimes. Il souriait en l'écoutant, marquant son intérêt par de nombreuses questions. Il semblait chercher quelque chose dans ses confidences, mais elle n'arrivait pas à déterminer quoi.

Un long moment s'écoula en bavardages plus ou moins futiles, Nathan était intrigué par la similitude de leur histoire récente. Ainsi, elle connaissait la personne morte dont parlait le journal, ainsi que son assassin présumé. Il mémorisa les nouveaux détails entourant ce décès étrange. Il ne savait pas encore si ces informations pourraient lui servir, mais il avait l'intention de chercher.

La tenancière les ramena sur terre en annonçant la fermeture. Nathan n'avait pas trop envie de quitter la jeune femme, il lui proposa de l'accompagner chez elle, mais elle refusa de façon nette, se contentant d'accepter un rendez-vous le lendemain.

Un peu déçu, il l'abandonna sur le seuil, songeant que ce n'était que partie remise, à nouveau plongé dans ses réflexions. Son instinct de journaliste lui criait la possibilité d'un scoop et maintenant qu'il avait flairé la bonne affaire, il ne partirait pas sans creuser.

La bibliothèque de taille modeste avec des rayonnages sur deux étages proposait surtout de la littérature moderne et un peu de documentation thématique. La salle d'archives numériques se trouvait au sous-sol, interdite au public. Carte de presse exhibée, un ou deux sourires, et on en ouvrit les portes à Nathan.

Il passa la matinée entière à fouiller les dossiers communaux avec l'identité de son auto-stoppeuse dénichée au milieu du fatras de son sac à main entre une bouteille d'eau vide, du maquillage, des mouchoirs, et d'autres babioles inutiles. Il finit par retrouver sa trace. Elle avait 19 ans, s'appelait Maryse Bourdin, était inscrite en fac de droit, mais il ne dénicha rien qui puisse expliquer sa mort étrange. Il abandonna la piste, convaincu que cet angle de recherche ne l'amènerait à rien.

Toujours intrigué par les dires de Camille et par ses propres découvertes, il commença à faire défiler les articles de journaux. Sans trop savoir que chercher, il se focalisa sur les décès récents, meurtres ou suicides. Petit à petit, il accumula les anecdotes. Sept cas pareils au sien, des jeunes femmes qui mouraient sans raison. La première occurrence remontait à une dizaine de jours, dans l'est de la ville. On avait arrêté l'amant, inculpé d'assassinat, malgré ses dénégations. L'homme affirmait que son amie s'était elle-même abattu la

hache sur le crâne. Son histoire rocambolesque avait fait les choux gras des canards du coin, puis était tombée dans l'oubli. Alors qu'il la parcourait, Nathan s'en rappela, elle l'avait fait sourire ; maintenant, il était enclin à la croire, ça le soulageait, éloignait les doutes sur ses propres actes. Maryse s'était peut-être étranglée, prise de folie. La solution était peu vraisemblable, mais offrait l'avantage de le rassurer. Par cinq fois, les gazettes évoquaient un rapport sexuel avant les drames.

Regardant sa montre, il constata que son rendez-vous approchait. Il ne savait plus trop s'il avait envie de revoir Camille, ses récentes découvertes le mettaient mal à l'aise, et si ce n'était pour conclure, pourquoi irait-il la rejoindre.

Pourtant, une demi-heure plus tard, il l'attendait au restaurant. Elle s'assit bientôt, avouant son hésitation à venir. Elle s'était apprêtée soigneusement, et il savoura la vue. Un pantalon moulant sur une taille fine, un pull tout aussi près du corps, fermés sur le haut par six boutons. Elle était vraiment à craquer. Et elle l'effrayait, sans qu'il sache vraiment pourquoi.

Pour détourner ses pensées de son bas-ventre, il commença à lui raconter ses découvertes, lui en dévoila un peu plus sur sa propre expérience, omettant la dissimulation du cadavre. Il en restait honteux, mais dénué de culpabilité, ce qui l'étonnait un peu.

Camille l'écouta avec intérêt, trouvant dans ses explications des raisons de croire en Marc, une autre piste dans cette affaire abracadabrante, et une sorte de réconfort à sa peine. Elle approuva toutes les hypothèses, mais que pouvait-il avancer comme preuves ? Sans preuves plus probantes que quelques morts inhabituelles, il n'irait pas bien loin, on lui rirait au nez.

Entre deux concertations d'idées, ils papotaient de sujets plus personnels, et de fil en aiguille, elle l'invita chez elle. Il n'eut pas la volonté de refuser et la suivit, sans pourtant le vouloir, une vague inquiétude au creux du ventre.

Elle lui offrit un verre puis s'assit sur le canapé non loin de lui. Ses intentions évidentes troublèrent le journaliste. Il se sentait fébrile et n'avait qu'une envie : céder à leur attirance. Il se leva, se posta à la fenêtre, concentrant ses pensées sur le paysage insipide. Elle vint près de lui, tout près, trop près. Il respirait son odeur légèrement sucrée, sentait son désir. Elle restait silencieuse, et il ne savait que dire pour se dépêtrer de la situation. Il redemanda un scotch, profita de son éloignement pour se mettre à l'abri derrière la table de la salle à manger. Elle le rejoignit, les boutons de son pull maintenant détachés. L'échancrure dévoilait le sillon entre ses seins, excitant. Il s'imagina y glisser son sexe, secoua la tête, s'enfuit aux toilettes.

Après s'être aspergé le visage d'eau fraîche, il resta de longues secondes à tenter de se calmer. Il entendit Camille changer de pièce, s'enfermer dans la salle de bain juste à côté. Il n'y prêta pas attention, elle devait comme lui chercher à refroidir des ardeurs inopportunes. Puis de petits bruits l'intriguèrent, et il tendit l'oreille. En habitué, il comprit aussitôt. Elle se masturbait et ne cherchait même pas à s'en cacher. Peut-être espérait-elle qu'il la rejoindrait. Il fut tenté, mais au prix d'un effort pénible, résista. Pour soulager sa tension interne, il saisit sa verge et la secoua rageusement, puisqu'elle se le permettait, il pouvait faire de même. Il n'avait jamais ressenti une telle attirance, et le jet qui vint frapper le mur face à lui, à peine quelques secondes plus tard, lui donna l'impression de ne pas vouloir s'arrêter. Les gémissements de Camille s'étaient tus, et il se risqua à rejoindre le salon où elle le rejoignit sans un mot.

Une certaine gêne s'installa, coupée par le tic-tac de l'horloge. Ils n'avaient tout d'un coup plus rien à se dire. Nathan finit par se lever prétextant quelques vérifications pour son enquête. Elle lui sourit, regarda sa montre, lui proposa un dernier verre avant son départ qu'il n'eut pas le cœur de refuser.

La jeune femme semblait attendre quelque chose ou quelqu'un. Son regard passait de son poignet à la pendule, puis se posait sur Nathan, perplexe. A l'instant où il s'apprêtait à

prendre congé pour de bon, elle le retint en posant une main sur son avant-bras.

— Je suis désolée !

Elle avait des larmes dans les yeux, il l'enlaça pour la consoler. Camille se pelotonna contre sa poitrine et poursuivit :

— Je ne voulais pas, mais c'est trop tard, je n'ai pas pu faire autrement. Au fond, c'est la faute de Clément.

Nathan chercha le rapport. Clément, le concubin de Camille, n'était pas là, elle ne l'avait par revu depuis la veille. Quel rapport pouvait-il avoir avec le moment présent ? Peut-être se sentait-elle coupable vis-à-vis de lui. Mais le journaliste n'avait pas envie de s'appesantir sur la question, il ne souhaitait plus que quitter cet appartement qui l'étouffait.

— Pardon !

Puis elle se tut à nouveau, et le silence retomba avec le tic-tac entêtant de l'horloge. Le tic-tac de l'horloge et un autre. Un tic-tac qui n'existait pas à son arrivée. Un tic-tac menaçant. Nathan repoussa Camille.

— Qu'as-tu fait ?

Mais il savait ce qu'elle avait fait, il comprenait maintenant. Clément était responsable des explosifs pour un

chantier, il conservait chez lui des bâtons et des détonateurs. Nathan se précipita sur la porte, abaissa la poignée, eut le temps d'ouvrir le battant, puis ce fut l'explosion.

Succession de suicides

Dans la petite ville d'Ertentin, des jeunes femmes que rien ne prédisposait à se suicider sont mortes dans des circonstances le plus souvent affreuses. Défenestration, coup de couteau, revolver, noyade... les moyens pour mettre fin à leurs jours sont aussi variés que le profil des victimes. L'hypothèse de crimes a été écartée par la police qui privilégie la piste d'un empoisonnement des eaux. La folie collective qui a soudain pris possession de la gente féminine s'est conclue par une quarantaine de morts, des femmes surtout, mais aussi quelques hommes entraînés par leur compagne. Il semblerait que l'acte sexuel ait précédé chacune des crises de démence.

Dans le même temps, une déflagration a détruit un immeuble du centre-ville. Parmi les victimes, notre confrère Nathan Arteuil (voir hommage en page 4). Au moment de l'impression, nous ne pouvons établir un lien entre cette catastrophe et les suicides, mais les pompiers confirment l'origine criminelle du drame.

Se pose la responsabilité de nos élus dans ces événements. Pouvons-nous encore faire confiance à nos robinets ? Quel horrible secret se cache derrière ce probable empoisonnement ?

Épilogue

Trois semaines plus tard, dans un camp de gitans installés depuis peu non loin de Lille.

Perdita avait réussi à fausser compagnie aux vieilles du clan. Une bouteille remplie d'eau à la main, elle filait à son rendez-vous avec un garçon du bourg, perspective bien plus excitante que ses habituels compagnons de route. Discrète, elle s'était faufilée hors du cercle des roulottes, le bois à proximité avait favorisé ses plans. Elle prendrait cher en rentrant, elle le savait, mais la tentation avait été plus forte que la correction promise.

André l'attendait près de la falaise dans un renforcement rocheux presque invisible pour ceux qui ne le connaissaient pas. L'endroit offrait une vue imprenable sur le lac en contrebas, mais Perdita s'en moquait toute à ses pensées romantiques. Le rose aux joues, elle rejoignit son soupirant, tremblante à l'idée de l'étreinte à venir. Les copains, elle ne connaissait pas trop, son père ne la lâchait pas, surveillant ses moindres relations masculines. A peine avait-elle eu l'occasion

d'embrasser par deux fois et rapidement un gamin de son âge quelques années plus tôt, souvenir agréable, mais infantin. A présent, ses émois semblaient différents, dans son cœur et aussi ailleurs, à des endroits qu'elle préférait taire à son entourage.

Consentante, elle laissa André lui prendre les lèvres à pleine bouche. Ce n'était pas désagréable, même si assez brusque. Le jeune homme paraissait pressé, ses mains descendirent rapidement vers la poitrine encore menue de Perdita pour la triturer sans délicatesse. Elle sursauta lorsqu'il lui saisit un téton et le pinça, tirant dessus comme sur l'orifice d'un ballon. La jeune fille tenta de ralentir les gestes trop impatients, mais en vain. Son amoureux ne réfléchissait plus, et elle préféra le laisser diriger les ébats. C'était peut-être ainsi que se passait la chose. Il était expérimenté, elle pas. Elle subit, crispée, une fouille vaginale qui lui sembla durer une éternité, puis reçut l'assaut d'un sexe brutal sans réagir, à l'exception d'un petit cri de douleur. Quelques coups de reins plus tard, le garçon se retira dans un soupir de satisfaction, puis s'affala à ses côtés.

— Putain ! C'était bien !

Perdita supposa que ça avait dû l'être. Peut-être aussi, fallait-il un peu de temps pour apprécier vraiment. Elle ne savait pas trop, se demandait si elle avait eu raison de venir. André s'était allongé et récupérait les yeux fermés, il semblait

content. L'adolescente se pelotonna contre lui et tenta de ne plus réfléchir. Elle se sentait bizarre, ses émotions lui échappaient, ses pensées se brouillaient, des pulsions inconnues prenaient possession de son esprit. Elle perdit le contact avec le réel, avec ce qu'elle était, et sombra dans l'inconscience.

André savourait le moment ainsi que sa chance. Cette nana aurait fait bander un mort, et il n'avait pas dû insister beaucoup pour la faire craquer. Quelques fleurs, deux ou trois belles déclarations tout en déplorant leur prochaine séparation. Cerise sur le gâteau, il venait de déflorer une vierge. Les copains allaient être verts quand il leur raconterait. A imaginer la tête de ses amis à l'écoute de son récit, dans lequel il en rajouterait un peu sur l'appétit de sa conquête, il sentit un regain de tension dans son bas-ventre. Ce serait pas mal de remettre le couvert avant de prendre le large.

Perdita paraissait somnoler, ronflant même légèrement. Il se remua pour la réveiller, mais elle ne réagit pas. D'une main plus brusque, il la secoua et la vit tourner la tête dans un mouvement au ralenti. Elle ouvrit les yeux pour le regarder, mais ne sembla pas le reconnaître.

— Et si on recommençait avant que tu ne rentres. Après, on n'aura peut-être plus l'occasion.

La jeune fille ne répondit pas, mais ne semblait pas contre sa proposition. Il se pencha pour l'embrasser. La mollesse du corps entre ses bras lui laissait une impression étrange, mais excitante en diable. Il ne comprenait pas la raison de cette attitude, mais puisqu'elle voulait jouer, lui ne demandait pas mieux.

Il l'allongea sur le dos, elle était toujours nue, ce serait plus rapide, et il n'avait aucune envie de perdre du temps. Son sexe lui faisait mal tant il était tendu par ce jeu auquel il ne s'attendait pas. Oubliant les préliminaires, il la pénétra d'un mouvement brusque. Elle n'eut à nouveau aucune réaction. Encore plus excité, il entama des mouvements secs et durs, puis se mit à l'insulter, curieux de l'effet de ses paroles.

— Tu aimes ça, hein salope ! T'aimes qu'on te fourre, hein ! Tu veux de la queue !

Comme elle ne répondait pas, il se sentit vexé. Si elle voulait vraiment jouer, elle devait faire quelque chose. Au mieux, lui en demander plus, mais même se plaindre, supplier, se débattre, ça l'aurait satisfait. A l'opposé de ses espoirs, il n'avait qu'une poupée de chair flasque en-dessous de lui. André gifla sa conquête, espérant un sursaut de vie, mais en vain. Alors, il en remit une autre et puis une autre et encore une autre. Et tout en frappant sa maîtresse, il sentit une jouissance comme il n'en avait jamais connue monter en lui. Il aimait ça. Bordel ! Il aimait vraiment ça.

Il était sur le point de jouir, et il allait lui en mettre partout, ça lui apprendrait à cette conne. Mais elle ne lui en laissa pas l'occasion. Il était encore en elle lorsqu'elle émergea enfin de son état étrange. Elle l'enlaça, le serrant fort, très fort, et le jeune homme sourit, ravi de constater qu'elle avait apprécié sa fougue.

Les deux amants se trouvaient au bord de la falaise, il ne fallut qu'un coup de reins surprise de Perdita pour les faire basculer. André ne réalisa son sort qu'en sentant le vide sous lui. L'adolescente reprit conscience peu après. Elle avait toujours un sexe en elle, encore dur, mais qui mollissait au fil de la chute. Elle chercha à comprendre ce qui se passait, ses souvenirs étaient confus, le temps lui manqua.

Les deux corps en percutant le sol se déchirèrent. André qui toucha terre le premier sentit son crane exploser, ses os se briser et du sang couler. Au moment où sa cervelle tapissa l'herbe tendre, il était déjà mort.

Perdita s'écrasa sur son éphémère partenaire, coussin improvisé et insuffisant. Son squelette craqua de partout, sa rate éclata, et elle s'évanouit. Lorsqu'elle reprit ses esprits, le soleil était bas sur l'horizon, elle ne pouvait plus bouger. Sous elle, un corps déjà froid dont elle sentait la verge dure contre son ventre. Au loin, elle entendait des appels. On la cherchait, elle tenta de crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Elle reprit pourtant espoir, on allait la trouver, elle serait sauvée.

Mais on ne la découvrit que plusieurs heures plus tard, juste après son décès. Perdita avait eu le temps de souffrir tandis que son sang remplissait un abdomen qui avait fini par éclater sous la pression. Souffrir et se demander pourquoi.

Son clan les récupéra, elle et son amant. Ils ne comprirent rien à l'histoire, mais préférèrent enterrer les deux jeunes gens en toute discrétion au bord du petit lac où ils s'approvisionnaient en eau. La police n'avait rien à faire dans leurs histoires.